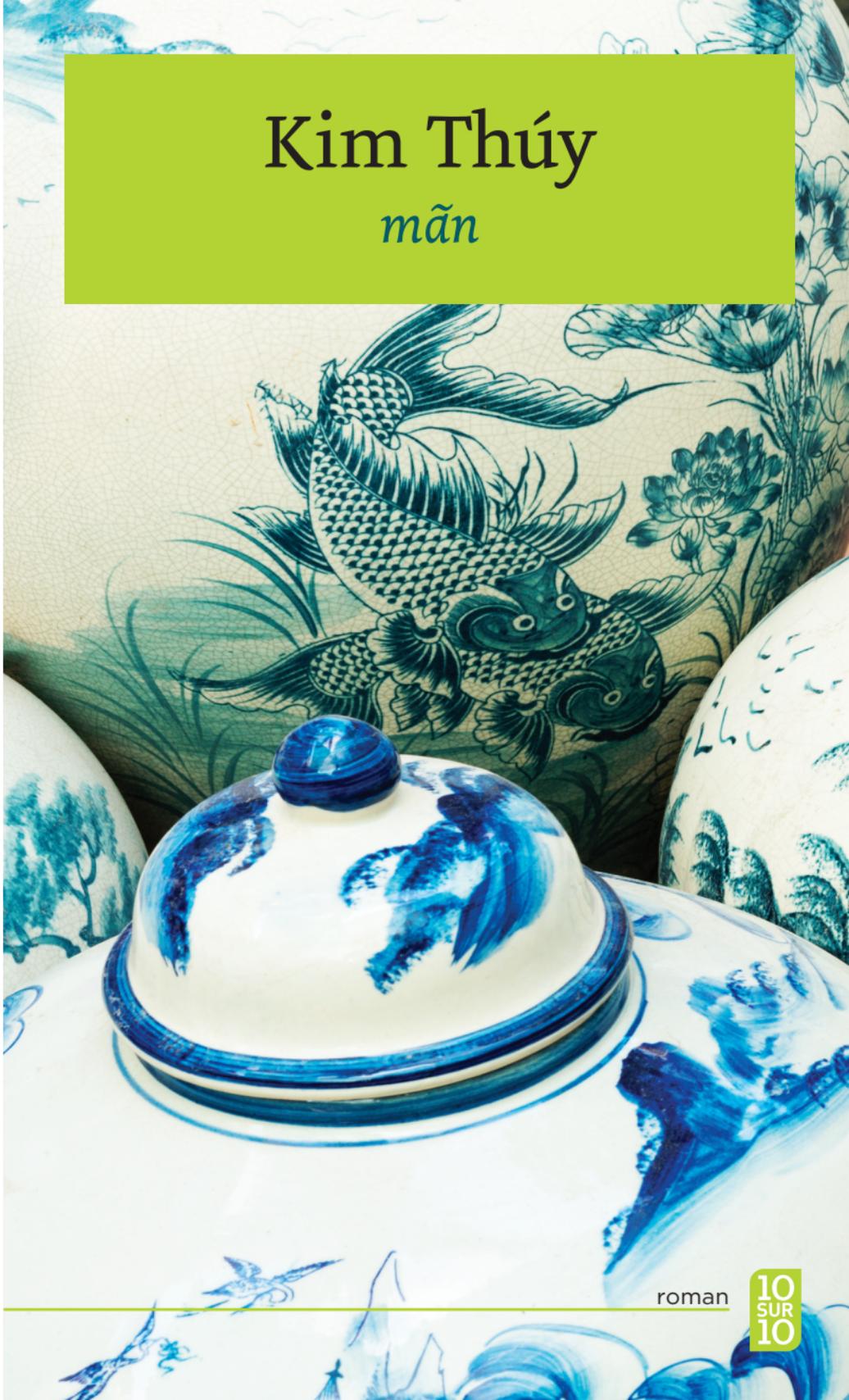


Kim Thúy

mãn



roman

10
SUR
10

Kim Thúy

mãn

Roman



être allongé contre toi
je suis allongé contre toi, tes bras
me tiennent. tes bras
tiennent plus que ce que je suis.
tes bras tiennent ce que je suis
quand je suis allongé contre toi et
que tes bras me tiennent.

Ernst Jandl*

* Dans Richard David Precht, *Amour - Déconstruction d'un sentiment*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Belfond, 2011.

Maman et moi, nous ne nous ressemblons pas. Elle est petite, et moi je suis grande. Elle a le teint foncé, et moi j'ai la peau des poupées françaises. Elle a un trou dans le mollet, et moi j'ai un trou dans le cœur.

mẹ

*

mères

Ma première mère, celle qui m'a conçue et mise au monde, avait un trou dans la tête. Elle était une jeune adulte, ou peut-être encore une fillette, car aucune femme vietnamienne n'aurait osé porter un enfant sans porter un jonc au doigt.

Ma deuxième mère, celle qui m'a cueillie dans un potager au milieu des plants d'okra, avait un trou dans la foi. Elle ne croyait plus aux gens, surtout quand ils parlaient. Alors, elle s'est retirée dans une paillote, loin des bras puissants du Mékong, pour réciter des prières en sanskrit.

Ma troisième mère, celle qui m'a vue tenter mes premiers pas, est devenue Maman, ma Maman. Ce matin-là, elle a voulu ouvrir ses bras de nouveau. Alors, elle a ouvert les volets de sa chambre, qui jusqu'à ce jour étaient restés fermés. Au loin, dans la lumière chaude, elle m'a vue et je suis devenue sa fille. Elle m'a donné une seconde naissance en m'élevant dans une grande ville, un ailleurs anonyme, au fond d'une cour d'école, entourée d'enfants qui m'enviaient d'avoir une mère enseignante et marchande de bananes glacées.

dita
•
noix de
coco

Chaque matin, très tôt, avant le début des classes, nous faisons les courses. Nous commençons par la marchande de noix de coco mures, celles qui sont riches en chair et pauvres en jus. La dame nous râpait la première moitié de la noix à l'aide d'une capsule récupérée sur une bouteille de boisson gazeuse et fixée au bout d'un bâton plat. De grandes lamelles tombaient en frise décorative comme des rubans sur la feuille de bananier étalée sur le kiosque. Cette marchande parlait sans cesse et posait toujours la même question à Maman : « Qu'est-ce que vous lui donnez à manger à cette enfant pour qu'elle ait des lèvres si rouges ? » Pour éviter sa remarque, j'avais pris l'habitude de retourner mes lèvres vers l'intérieur, mais la vitesse à laquelle elle râpait la seconde moitié de la noix me fascinait tant que je l'observais toujours avec la bouche entrouverte. Elle mettait son pied sur une longue spatule en métal noir dont une partie du manche était posée sur un petit banc en bois. Sans regarder les dents pointues du bout arrondi de la spatule, elle émiettait la chair en grattant la noix avec la rapidité d'une machine.

La chute des miettes par le centre troué de la spatule ressemble peut-être au vol des flocons de neige au pays du Père Noël, disait toujours Maman, qui en fait citait sa mère. Elle faisait parler sa mère pour l'entendre de nouveau. De même, chaque fois qu'elle voyait des garçons jouer au soccer avec une canette vide, elle chuchotait inmanquablement « londi », comme sa mère.

C'était mon premier mot de français, « londi ». En vietnamien, *lon* signifie canette et *đi*, partir. Ces deux sons ensemble en français font « londi » dans l'oreille d'une Vietnamiennne. À la manière de sa mère, elle m'a enseigné ce mot en me demandant de pointer la canette avant de lui donner un coup de pied et de dire : « lon-di » pour lundi. Ce deuxième jour de la semaine est le plus beau de tous parce que sa mère est décédée avant de lui apprendre à prononcer les autres jours. Seul le lundi était rattaché à une image claire et inoubliable. Les six autres jours étaient absents de références, donc semblables. C'est pourquoi ma mère confondait souvent le « mardi » avec le « jeudi » et inversait parfois le « samedi » et le « mercredi ».

thứ 2

•

lundi

thứ 3

•

mardi

thứ 4

•

mercredi

thứ 5

•

jeudi

thứ 6

•

vendredi

thứ 7

•

samedi

chủ nhật

•

dimanche

ót hiếm • Mais, avant le départ de sa mère, elle avait eu le temps d'apprendre à extraire le lait de la noix de coco en pressant dans ses paumes les boules de chair émiettée imbibée d'eau chaude. Les mères enseignaient à leurs filles à cuisiner à voix basse, en chuchotant, afin d'éviter le vol des recettes par les voisines, qui pourraient séduire leurs maris avec les mêmes plats. Les traditions culinaires se transmettaient en secret, tels des tours de magie entre maître et apprenti, un geste à la fois, selon le rythme du quotidien. Dans l'ordre naturel, les filles apprenaient donc à mesurer la quantité d'eau pour le riz avec la première phalange de l'index, à tailler les « piments vicieux » (*ót hiếm*) avec la pointe du couteau pour les transformer en fleurs inoffensives, à éplucher les mangues de la base à la pointe pour ne pas contredire le sens des fibres...

C'est ainsi que j'ai appris de ma mère que, des dizaines de sortes de bananes vendues au marché, seules les bananes *chuoï xiêm* peuvent être aplaties sans se briser et glacées sans noircir. Lorsque je suis arrivée à Montréal, j'ai préparé cette collation pour mon mari, qui n'en avait pas mangé depuis une vingtaine d'années. Je voulais qu'il goûte de nouveau le mariage typique des arachides et de la noix de coco, deux ingrédients qui, dans le sud du Vietnam, se retrouvent autant dans les desserts que dans les petits-déjeuners. J'espérais pouvoir servir et accompagner mon mari sans rien remuer, un peu comme ces saveurs qui passent presque inaperçues en raison de leur permanence.

chuoï
•
banane

chông Maman m'a confiée à cet homme par amour
*
mari maternel, de la même manière que la moniale,
ma deuxième mère, m'avait remise à elle en
pensant à mon avenir. Puisque Maman prépa-
rait sa mort, elle a cherché pour moi un mari
qui devait avoir les qualités d'un père. Une de ses
amies, marieuse pour l'occasion, est venue nous
rendre visite un après-midi avec lui. Maman m'a
demandé de servir le thé, sans plus. Je n'ai pas
regardé le visage de cet homme, même lorsque
j'ai déposé la tasse devant lui. Mon regard n'était
pas requis, seul le sien comptait.

thuyên Il venait de loin et avait peu de temps. Plusieurs
nhân familles l'attendaient pour lui présenter leur
*
boat fille. Il était originaire de Saigon mais avait
people quitté le Vietnam à vingt ans, par bateau, en *boat*
people. Il avait passé plusieurs années dans un
camp de réfugiés en Thaïlande avant d'arriver
à Montréal, où il avait trouvé du travail mais
pas tout à fait un pays. Il était de ceux qui ont
vécu trop longtemps au Vietnam pour pouvoir
devenir canadiens. Et, à l'inverse, qui ont vécu
trop longtemps au Canada pour être vietna-
miens de nouveau.

Lorsqu'il s'est levé de notre table, sa démarche vers la porte était celle d'un homme incertain, perdu entre deux mondes. Il ne savait plus s'il devait franchir le seuil avant ou après les femmes. Il ne savait plus si sa voix devait être celle de la marieuse ou la sienne. Ses hésitations lorsqu'il s'est adressé à Maman nous ont toutes terrassées. Il l'appelait pêle-mêle « grande sœur » (*Chị*), « tante » (*Cô*) et « grande-tante » (*Bác*). Personne ne lui en a tenu rigueur parce qu'il venait d'ailleurs, d'un lieu où les pronoms personnels existent pour pouvoir rester impersonnels. En l'absence de ces pronoms, la langue vietnamienne impose une posture dès le premier contact : le plus jeune des deux interlocuteurs doit respect et obéissance au plus âgé et, inversement, ce dernier doit conseils et protection au plus jeune. Si quelqu'un écoutait une conversation entre les deux, il serait capable de deviner que, par exemple, le jeune est le neveu d'un des frères aînés de sa mère. De même, si la conversation se tenait entre deux personnes sans lien familial, il serait également possible de déterminer si le plus vieux est moins âgé que les parents de l'autre. Dans le cas de mon futur mari, il aurait partiellement exprimé son intérêt pour moi s'il avait appelé Maman « *Bác* » puisque « grande-tante » aurait élevé Maman au rang de ses parents et aurait sous-entendu sa position de belle-maman. Mais l'incertitude l'avait embrouillé.

văn hóa
•
culture

quạt máy • À notre grand étonnement, il est revenu le lendemain avec en offrande un ventilateur, une ventilateur • boîte de biscuits à l'érable et une bouteille de shampoing. Cette fois, j'étais obligée de m'asseoir entre Maman et la marieuse, en face de cet homme et de ses parents, qui exposaient sur la table des photos de lui au volant de sa voiture, de lui devant des tulipes, de lui dans son restaurant tenant deux grands bols avec son pouce qui frôlait le bouillon brûlant. Beaucoup de photos de lui, toujours seul.

hoa phượng • Maman a consenti à une troisième visite le flamboyant • surlendemain. Il a demandé un temps en tête à tête avec moi. Au Vietnam, les cafés avec leurs chaises faisant face à la rue, comme en France, étaient destinés aux hommes. Les filles sans fond de teint ni faux cils ne buvaient pas de café, du moins pas en public. Nous aurions pu prendre des *smoothies* au corossol, au sapotier ou à la papaye chez le voisin, mais ce coin de jardin garni de petits tabourets en plastique bleu semblait être réservé aux sourires voilés des écolières et aux effleurements timides des jeunes mains amoureuses. Or, nous n'étions que de futurs époux. De tout le quartier, il ne nous restait que le banc de granit rose devant la rangée d'appartements des enseignants, dont le nôtre, dans la cour d'école, sous le flamboyant lourd de fleurs mais aux branches délicates et gracieuses comme les bras d'une ballerine. Les pétales rouge vif recouvraient le banc tout entier avant qu'il en dégage une partie pour s'y asseoir. Je suis restée debout à le regarder et je regrettais qu'il ne puisse se voir entouré de toutes ces

fleurs. À cet instant précis, j'ai su que je resterais toujours debout, qu'il ne penserait jamais à me faire une place à côté de lui parce qu'il n'était qu'un homme seul et esseulé.

mãn est une histoire d'amour entre une femme et celles qui l'ont, tour à tour, fait naître, allaitée, élevée. Elle a été déposée dans le potager d'un temple bouddhiste sur le bord d'un des bras du Mékong par une adolescente. Une moniale l'a recueillie et nourrie d'eau, de riz et du lait des seins d'une mère voisine, avant de la confier à une autre femme – enseignante de jour, espionne en tout temps.

mãn parle de l'amour à l'envers, celui qui doit se taire, celui qui ne doit pas s'inscrire dans le temps en souvenirs, en histoires. Or, juste avant la fin, ou au milieu d'un nouveau début, ailleurs, loin de la chaleur tropicale, dans la lenteur aérienne des flocons de neige, il y a eu un amour à l'endroit, un amour ordinaire né d'une rencontre ordinaire, avec un homme ordinaire, ce qui était pour elle l'extraordinaire, l'improbable.

mãn, c'est l'apprentissage du mot « aimer » pour donner suite à la définition du verbe « vivre » de À toi et à la conjugaison de « survivre » de Ru.



Kim Thúy a quitté le Vietnam avec les boat people à l'âge de dix ans. Ru, son premier ouvrage, paru en octobre 2009 chez Libre Expression, est devenu un best-seller au Québec et en France, et ses droits ont été vendus dans plus de vingt pays. Il a remporté le prestigieux prix du Gouverneur général 2010, le grand prix RTL-Lire 2010 et le Prix du grand public La Presse du Salon du livre de Montréal 2010. À toi, coécrit avec Pascal Janovjak, a été publié en septembre 2011, suivi en 2013 de *mãn*, finaliste du prix Ouest-France Étonnants Voyageurs. Son quatrième livre, *Vi*, est paru au printemps 2016.